Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 1 (1978)

Heft: 1

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Guisan, Gilbert / Degoumois, M.-R. / Mudty, Philippe

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Pierre-Olivier WALZER : *Le XXe Siècle* 1896-1920, in *Littérature française*, Arthaud, Paris, t. 15, 1975, 456 p.

Pour la belle collection *Littérature française* qu'il dirige et qui compte actuellement quinze volumes, Claude Pichois a confié à Pierre-Olivier Walzer, professeur à l'Université de Berne, l'ouvrage qui traite de la première partie du XXe siècle, soit les années 1896-1920. Nul choix ne pouvait être plus heureux. Introduit par Paul-Jean Toulet à l'esprit de « la Belle Epoque », conduit par Valéry sur les chemins du renouveau poétique, familiarisé par son édition des œuvres de Lautréamont avec les problèmes du Symbolisme et de leur évolution, au reste et préalablement en sympathie profonde avec la sensibilité morale et artistique propre à ces années de fin et de début de siècle, P.-O. Walzer se trouvait particulièrement à l'aise pour observer et analyser ce « quelque chose [qui] se passe » alors, et rien ne va lui échapper. De plus, comme il le souligne, « ce n'est pas en France que s'opèrent les révolutions les plus radicales de ce début du siècle. En dix ans, Paris qui était encore le nombril du monde lors de l'Exposition de 1900, perd sa suprématie culturelle dans une Europe sans frontières... L'art allait devenir Européen ». Là encore P.-O. Walzer disposait de la distance nécessaire. Il convient donc de rendre hommage tout d'abord à l'indépendance et à la largesse d'esprit de Claude Pichois qui, de même qu'il avait fait appel à la collaboration de Raymond Pouilliart, professeur à l'Université de Louvain, pour l'histoire littéraire des années 1869-1896, dont la tonalité nordique est l'une des dominantes, s'est adressé à l'un de ses collègues romands pour décrire une période au cours de laquelle les échanges internationaux s'accentuent et contribuent aux grandes mutations intellectuelles et esthétiques de notre temps.

Cette indépendance d'esprit, qui se manifeste tout au long de l'ouvrage, s'affirme particulièrement dans sa dernière partie : consacrée aux « grands créateurs », objets chacun d'une étude qui se développe en une dizaine de pages, elle fait figurer aux côtés de Péguy, Proust, Claudel, Gide, Valéry, Colette et Apollinaire, C.-F. Ramuz. Certes, dans son livre sur *Le Roman depuis la Révolution* (Collection U, A. Colin, 1967), Michel Raimond avait relevé la nouveauté de la technique ramuzienne « dès avant 1930, au carrefour de toutes les avenues qui devaient conduire, beaucoup plus tard, au nouveau roman » (p. 201). Restait à insérer dans une histoire de la littérature française ce que fut l'itinéraire artistique et spirituel de l'écrivain vaudois, et de le placer sur un plan d'égalité avec ses pairs d'outre-Jura. Voilà qui est maintenant chose faite.

Cependant les deux tiers de l'ouvrage présentent des vues générales. Les unes, sous le titre « Le Mouvement littéraire », concernent successivement la poésie, le roman, le théâtre, la critique, avec, dans un chapitre d'introduction intitulé « La vie littéraire », de précieux renseignements sur les académies, les prix littéraires, les cafés, les chapelles, les revues. La richesse et la précision de l'information font de ces chapitres un instrument de travail de premier ordre.

Autres vues générales, celles qui, au début du livre, évoquent le climat des années d'avant-guerre, ceci en trois volets: Littérature et Politique (1. L'Affaire / II. L'Etat - L'Eglise - L'Armée / III. La Grande Guerre); Littérature et Société (I. L'envers de la Belle Epoque / II. La Belle Epoque ou Paris 1900 / III. Littérature Modern Style); Orientations nouvelles (I. La recherche de la modernité / II. Métamorphose des Arts). Elles sont prestigieuses. Rien de plus difficile que de telles synthèses, qui doivent à la fois satisfaire à la curiosité la plus exigeante et tenter de « ressusciter » la vie quotidienne. P.-O. Walzer y excelle: dans un style sobre et alerte, il expose les faits avec concision; une citation insérée avec art dans le texte leur communique le souffle de la vie :

« Le 31 juillet 1914, Jaurès est assassiné. Le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France. En dépit des efforts, mal conjugués, il est vrai, des socialistes, des syndicalistes et de quelques radicaux, la folie homicide avait pris le dessus. La guerre était là. Comme l'avait prophétisé Jaurès dans son discours de Vaise, le 25 juillet précédent, six jours avant sa mort: « Chaque peuple paraît à travers les rues de l'Europe avec sa petite torche à la main ; et maintenant voilà l'incendie... »

Ajoutez encore le soin apporté, comme c'est le cas pour l'ensemble de la collection, au choix et à la qualité de l'illustration: portraits, fac-similés de pages manuscrites (par exemple états du « Cimetière marin », de la « Jeune Parque », de la petite phrase de la sonate de Vinteuil...), décors de théâtre (les Ballets russes avec le rideau de « Parade »...); considérez aussi le « Dictionnaire des Auteurs » avec l'essentiel d'une information bio-bibliographique; la Bibliographie générale enfin et l'utile « Tableau synoptique »: l'ouvrage de P.-O. Walzer est assurément — et nous le disons sans complaisance — exemplaire.

Gilbert Guisan.

Edmond Privat et Romain Rolland : *Bon Voisinage,* lettres et documents présentés et annotés par Pierre Hirsch. Avant-propos de Marie Romain Rolland, Cahiers suisses Romain Rolland, Cahier 1, A la Baconnière et Albin Michel, Neuchâtel et Paris, 1977, 230 p.

Voici un livre précieux pour qui désire connaître le climat intellectuel et spirituel de l'Europe, et plus particulièrement de la Suisse, durant l'entre-deux-guerres.

Edmond Privat naît à Genève en 1889. Il a vingt-six ans, lorsqu'en 1915, envoyé spécial du *Temps* et du *Daily News* en Autriche-Hongrie et en Pologne, défenseur des principes de la souveraineté nationale (en l'occurrence, celle de la Pologne), il entre en rapports, tout d'abord épistolaires, avec le célèbre auteur de *Jean-Christophe* et le pamphlétaire plus célèbre encore d'*Au-dessus de la mêlée*

et des *Précurseurs,* qui va sur ses cinquante ans et obtient cette année même le prix Nobel de littérature.

Commence alors une amitié qui durera près de trente ans, jusqu'à la mort de Rolland, à Vézelay, en 1944. Une amitié et un combat mené en commun; pour la paix, pour la liberté, pour la justice, pour la fraternité entre les peuples (Privat, qui fondera Radio-Genève en 1925, a publié dès l'âge de quinze ans (!) un essai sur l'*espéranto*), pour la libération du Tiers-Monde, et tout d'abord de l'Inde de Gandhi, que Madeleine Rolland, Edmond et Yvonne Privat accueillent à Marseille en 1931, avant de l'escorter tout au long de son séjour en Suisse (conférences à la Maison du Peuple de Lausanne, ainsi qu'à Genève).

Livre très riche, et très enrichissant, moins peut-être en ce qui touche à Rolland, bien connu grâce à la biographie de Zweig, au *Romain Rolland par lui-même* de Barrère (Seuil) et à la publication de fragments importants de son Journal (*Inde,* aux éditions Vineta, à Lausanne) — qu'en ce qui concerne ce médiateur né, ce diffuseur d'idées que fut Privat, ami de Pierre Ceresole, familier de Nansen et de Gandhi, animateur à partir de 1945 du périodique pacifiste, proche du mouvement Quaker, l'*Essor,* collaborateur du journal socialiste *La Sentinelle* (que dirigea Paul Graber, père de l'ancien conseiller fédéral, et auquel participa « l'Œil de Moscou » Jules Humbert-Droz).

Livre, je dois dire aussi, très *déprimant*: tant d'espoirs trompés, tant de haine, tant de sottise — la même haine, la même sottise que nous voyons encore à l'œuvre aujourd'hui; et l'inexorable « montée des périls », pour déboucher enfin sur la guerre. Et après la guerre, non pas sur ce monde fraternel qu'espéraient les deux hommes, mais sur la guerre froide, sur le procès des Rosenberg, après celui de Sacco et Vanzetti... A ce sujet, une seule critique, à ce livre admirablement édité et annoté, muni d'un index, d'une chronologie et d'une note bibliographique, tous trois très précieux: était-il bien nécessaire de reproduire deux fois un même article particulièrement stupide, paru dans la *Feuille d'Avis de Montreux* du 20 décembre 1928, au sujet des deux anarchistes italiens (pp. 69 et 209) ?

Edmond Privat meurt à l'hôpital de Rolle en 1962, âgé de 73 ans, laissant derrière lui une œuvre considérable et diverse, allant de l'histoire à l'histoire littéraire — y compris des souvenirs intitulés *Aventures d'un pionnier,* traduits en espéranto: *Aventuroj de Pioniro* ! Trois ans plus tôt, il avait pris sa retraite de professeur de langue et littérature anglo-saxonnes à l'Université de Neuchâtel.

Jeanlouis Cornuz.

Raili ELOVAARA : *The Problem of Identity in Samuel Beckett's Prose* - An Approach from Philosophies of Existence, Suomalainen Tiedeakatemia, Helsinki, 1976, 301 p.

L'œuvre romanesque de Samuel Beckett est certainement loin d'avoir autant de lecteurs que son œuvre dramatique n'a de spectateurs. Ce long voyage au bout de la nuit sans cesse recommencé, cette reptation doublée d'un soliloque qui se réfère de moins en moins à un univers rationnel, a de quoi dérouter, inquiéter même, au point qu'on a voulu y voir une illustration des phénomènes schizophréniques.

Or voici qu'une clef beaucoup plus vaste nous est proposée par Raili Elovaara. Sa thèse constitue une tentative d'approche de l'œuvre de Beckett à travers la pensée existentielle prise dans un sens très large, puisque, outre Kierkegaard, Jaspers, Heidegger et Sartre, Nietzsche, Dostoïevsky, Camus et Marcuse sont invoqués au cours de l'analyse des romans beckettiens. L'intention de l'auteur n'est nullement de prouver qu'il y ait eu influence directe des philosophes de l'existence sur Beckett; il s'attache simplement à déceler les thèmes et les indices relevant, dans le roman beckettien, de la problématique générale de notre temps telle qu'elle apparaît dans la *pensée existentielle* (Raili Elovaara se refuse à parler d'existentialisme pour bien marquer que le point de départ de sa recherche n'est pas strictement doctrinaire). Son argumentation se présentant d'après une méthode chronologique, nous le suivrons sur ce point.

Dès les *premiers romans*: *More Pricks than Kicks, Murphy, Watt,* apparaissent certains thèmes apparentés à la démarche existentielle: mouvement contraire à celui de l'agitation factice et de l'ambition de la société industrielle, cheminement vers la sphère intérieure, accompagné d'une négligence sans cesse accrue de l'extérieur qui culmine dans une sorte de déchéance physique, sentiment d'aliénation et de désorientation, ce qui mène Murphy à la fuite dans la folie, Watt au recours à la violence. Mais l'essentiel est dans l'expérience de l'absurde, dans la mise en question de toute réalité statique: rien n'est, tout est en devenir, et dans ce mouvement perpétuel qui échappe à toute finalité, les individus errent à la recherche de quelque chose qui serait eux-mêmes, mais qu'ils ne parviennent ni à définir ni à cerner.

Dans les *Nouvelles,* le thème du vagabondage, lié au mépris des biens matériels, est invoqué cette fois par un « je » qui se constitue narrateur, et relève sa double réaction: progrès dans l'approche de soi, ayant pour corollaire une recrudescence de la violence qui marque l'intolérance envers autrui. *Mercier et Camier,* qui instaure la structure du couple, relate également, mais à la troisième personne, une errance où les protagonistes abandonnent désormais volontairement leurs possessions, qui ne pouvaient qu'entraver la quête de soi, déjà rendue problématique par le sentiment aigu de la présence paralysante des autres.

Toutefois ce n'est qu'avec l'analyse plus approfondie de la *trilogie* que la dialectique de Raili Elovaara devient véritablement pertinente. Voie vers l'anonymat et le vide, la trilogie, écrite tout entière à la première personne, est axée directement sur le problème de l'identité. Partant de la seconde partie de *Molloy,* l'auteur montre Moran, le petit bourgeois type, l'homme de la masse cible des écrivains existentiels, croyant par conformisme et fonctionnaire par pseudovocation, qui perd soudain son anxiété de créature pusillanime parce que la mission dont il est chargé va le mettre en état d'*angoisse.* Cette angoisse, à la fois torturante et attrayante, qui pour tous les penseurs existentiels constitue l'éveil de la conscience face à une nouvelle réalité formulée en termes de *potentialité,* modifie la perception que Moran a de son environnement et lui révèle les *virtualités* enfouies en lui et qui l'apparentent à celui qu'il a pour tâche de retrouver, le vagabond Molloy, loque humaine qu'il ne cesse d'imaginer, à travers ses propres avatars. Il a dès maintenant un *but,* un *devoir* ; il ne peut plus se contenter d'*être* un fonctionnaire modèle, d'*avoir* des biens ; *exister* implique des *actes,* des *obligations.* Il est forcé de *choisir* sa nouvelle voie, et le choix engendre l'angoisse, à nouveau, tandis que l'échec suscite un sentiment de *culpabilité,* non pas tellement vis-à-vis des mystérieux supérieurs qui lui ont transmis le message (et qui n'ont probablement aucune réalité physique) que vis-à-vis de lui-même, de cette

voix en lui qui a déclenché le phénomène de prise de conscience et qui continue à le traiter en individu *responsable* face à lui-même et face aux autres. — On aura reconnu dans les termes soulignés des concepts fondamentaux de la philosophie existentielle.

Au terme des diverses étapes de sa déchéances physique et de son accession simultanée à la *liberté,* Moran est en quelque sorte devenu ce Molloy, cet être « mou », cet alter ego qui, dépourvu d'identité au sens social du terme, soit de papiers d'identité, poursuit une recherche archétypique en cherchant à « remonter » vers sa mère. Et Moran, lui aussi, remontera aux sources et reviendra dans son jardin, pour le cultiver comme Candide... Mais seul.

Le protagoniste de *Malone meurt,* couché dans un lit, ne pouvant plus mouvoir que ses bras et ses mains, obsédé par les pitoyables « biens » qui gisent à quelque distance de lui, en proie à un sentiment de déréliction qui va croissant, prolonge Molloy et anticipe l'Innommable. Plus dépourvu dans sa quête de soi du fait de la précarité de son état physique, il s'engage sur une nouvelle voie : celle de l'invention, de la création (ce qui a fait parfois conclure au *Künstlerroman*). Il *raconte* des personnages, qu'il nomme Sapo, puis Macmann, pour ensuite s'identifier à eux. Dans ces récits apparaît avec plus d'acuité que dans *Molloy* le danger de l'*aliénation de l'individu* sous la pression de son entourage, autre thème central de la pensée de Kierkegaard, de Sartre, et surtout de Martin Heidegger, qui dénonce si violemment le « man », le « ils », le « on » impersonnel et contraignant qui d'autorité dicte au faible ses comportements. Cette aliénation va si loin qu'à un moment donné, le narrateur renonce au « je » et se limite à une énonciation impersonnelle.

Dans *L'Innommable,* la quête de l'identité se poursuit. Mais le lecteur cherchera en vain les critères habituels d'intelligibilité. Le narrateur a perdu tout aspect humain: plus de vêtements, plus de cheveux, plus d'yeux. Une voix. La Voix. Une voix narrative qui n'implique plus de démarcation nette entre elle-même et les personnages objets de son discours, Mahood le mutilé, et Worm au nom révélateur, substituts de toutes les créatures romanesques beckettiennes antérieures. Les noms d'ailleurs disparaissent en faveur de pronoms, personnels ou indéfinis. Le texte finit par se dissoudre en particules non identifiables. Le « on », les « ils », le « public » de Kierkegaard, le « troupeau » de Nietzsche, la « masse » de Jaspers s'agglutinent autour de l'individu soumis à leur jugement, privé de sa liberté par leur tyrannie. Le nivellement se généralise. Tout ce qui n'est pas médiocre est condamné. Le conflit «ils » - narrateur transparaît au niveau de l'énonciation dans la parodie des jargons institutionnels, mais éclate aussi dans le recours à la violence. Le narrateur, n'étant pas un surhomme, n'a d'autre choix que de céder au « vain bavardage » grégaire, et de part et d'autre l'aliénation va croissant : situation de l'homme moderne à la merci des mass media, tel que l'avait anticipé Heidegger. Toutes les phases de l'identification au « man » apparaissent dans le discours du narrateur; or cette chute dans l'inauthentique est vue par les « ils » comme une promotion, une montée. Cela étant, l'individu aliéné n'aurait d'autre ressource que de fuir totalement les autres. Ces autres de qui il dépend, de qui il a appris le seul langage qu'il sache utiliser. Alors ?

Alors il semble bien qu'on débouche sur un échec dans la quête de l'identité. Et c'est là une preuve du profond pessimisme de Beckett. Car si on confronte l'impasse où aboutit son héros — où aboutissent ses héros, puisqu'ils sont en quelque sorte récurrents — aux théories de Heidegger ou de Japers, on constatera que la faute commise par les créatures beckettiennes consiste à exclure

a priori tout apport venu des autres, même s'il est positif. Ce refus de vivre de plain-pied avec qui que ce soit apparaît déjà dans le corpus sémiologique des romans de Beckett: ses héros vivent dans une cellule, dans un box, dans une chambre close, dans une urne, dans une jarre, dans une poubelle...

Personnage contradictoire qui à travers Moran, Molloy, Malone, a poursuivi son chemin vers son identité, le narrateur de *L'Innommable* — et cela devient proprement comique — a tout soudain besoin de « vivre sous le regard d'autrui », d'être perçu, attesté par autrui, pour être sûr d'exister.

La liberté, la responsabilité totale résultant de la pensée nietzschéenne est pesante pour le héros de Beckett. On ne peut même pas dire qu'il se définit, comme celui de Sartre, par ses actes: il est inactif. Il refuse également d'être déterminé par son passé et par son entourage. Que lui reste-t-il ? Il a cependant réalisé un progrès: à travers l'angoisse, expérience centrale, il a appris à regarder à l'intérieur de lui-même, à se penser en termes de potentialité et à concevoir une voie, ou tout au moins la nécessité d'une voie vers une vie authentique. Mais il n'a pas su que faire de sa liberté, n'a pas compris qu'il faut accepter certaines limites.

Dans *Textes pour rien, D'une Œuvre abandonnée* et *Comment c'est,* le cercle vicieux amorcé dans la trilogie se poursuit: alternance de soumission aux clichés collectifs — d'où sursaut d'individualisme, sentiment de frustration — et de tentatives d'émerger à nouveau en tant que sujet et non objet, tout cela lié à une autoculpabilisation persistante; enfin, retombée dans l'aliénation intégrale. Dans *Comment c'est,* un revirement semble toutefois s'ébaucher avec la recherche de la relation à autrui, encore qu'elle apparaisse toujours dans la configuration bourreau - victime. Ce revirement conduit cependant aussi à l'espoir formulé qu'un « pouvoir » supérieur interviendra qui délivrera l'individu de sa responsabilité. Les rampants se redresseraient-ils pour attendre un Godot ? Prudemment, Raili Elovaara ne conclut pas sur ce point.

On peut d'autant moins conclure dans ce sens que les textes plus récents, brefs, esquivant la première personne, culpabilisant même le regard intérieur, ne détachant plus l'individu de son background, semblent révéler une vue plus pessimiste que jamais.

L'ouvrage de Raili Elovaara, étayé par une solide érudition et un sens certain de l'analyse littéraire, est sans aucun doute un apport précieux pour qui désire pénétrer plus avant dans l'œuvre de Beckett, théâtre compris, la grille proposée pouvant fort bien s'appliquer aussi aux ouvrages dramatiques. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur une certaine maladresse dans la présentation des matériaux: la confrontation, chapitre après chapitre, des théories existentielles et des analyses de tel ou tel roman, engendre à la fois une confusion et une monotonie un peu regrettables. Il eût été semble-t-il préférable de rappeler dans une première partie les grandes lignes de la pensée existentielle, et d'aborder ensuite l'étude des romans en recourant au besoin à un système de référence pour déceler les analogies avec les doctrines exposées plus haut. Cela dit, la lecture de cet ouvrage est réellement enrichissante, et entrouvre une porte sur l'univers secret de Beckett, nous permettant par instant de voir dans l'obscurité, et d'entendre l'inaudible.

M.-R. Degoumois.

Corpus Hippocraticum. Actes du colloque hippocratique de Mons (Belgique), 1975, ed. R. Joly, Editions universitaires de Mons, série sciences humaines IV, Mons 1977, 374 p.

Les Actes du 2e colloque international hippocratique, qui s'est tenu à Mons (Belgique) en septembre 1975, forment, pour reprende les termes du Professeur R. Joly dans son avant-propos, une sorte de microcosme des études hippocratiques dans lequel on trouve l'écho de tous les aspects que ces études ont pris depuis un siècle: tradition manuscrite, interprétation philosophique, étude de la langue, de la structure des œuvres, questions de datation, d'attribution, d'école et d'influence, prolongements de la pensée hippocratique dans les siècles suivants, et, dernière-née de ces recherches, le traitement du texte par ordinateur. Il est impossible de rendre compte en quelques lignes de la richesse et de la variété des communications qui ont été présentées au colloque par une trentaine de spécialistes des études hippocratiques et qui sont publiées dans le présent volume, et plutôt que de passer en revue ces diverses communications, ce qui prendrait nécessairement l'allure d'une table des matières, nous avons préféré restreindre notre compte rendu à une question capitale qui occupe la recherche hippocratique depuis toujours, car l'Antiquité déjà se la posait, que les savants modernes, malgré un nombre impressionnant de travaux, n'ont toujours pas pu résoudre de façon satisfaisante, et pour laquelle il a été proposé au cours de ce colloque non pas des solutions, mais des méthodes d'investigation nouvelles qui ouvriront peut-être la voie à des solutions. Il s'agit de la fameuse question de l'authenticité et donc de la classification de la cinquantaine de traités qui composent le monument connu sous le nom de *Collection hippocratique.*

Partant de la constatation que ni la philologie, à cause de l'insuffisance des témoignages internes et externes, ni la linguistique, à cause de la difficulté qu'il y a à colliger et à analyser les innombrables faits de langue nécessaires à la poursuite de travaux portant sur des ensembles complets, n'ont été en mesure jusqu'à maintenant d'apporter à ce problème des réponses vraiment satisfaisantes, sur lesquelles puisse s'établir un véritable consensus, deux chercheurs québécois, J. Desautels et G. Maloney, ont imaginé d'appliquer à la *Collection hippocratique* les méthodes de la linguistique quantitative en vue de parvenir à distinguer la parenté probable ou possible de certains traités et les différences stylistiques entre certains autres [1]. Appuyés par l'Université Laval de Québec, le Ministère de l'Education du Québec et le Conseil des arts du Canada, ces deux chercheurs ont lancé un projet ambitieux, baptisé projet *Hippo,* qui consiste à colliger des données quantifiables sur l'ensemble de la *Collection hippocratique* pour déceler les constances de style ou, au contraire, les différences marquées et établir, le cas échéant, des parentés significatives. En un premier temps, il s'est agi d'enregistrer sur disque magnétique le texte des traités hippocratiques dans la seule édition complète qui existe à ce jour, celle de Littré, puis de mettre au point une série de programmes visant à obtenir des produits d'ordinateur qu'il est facile de recueillir, par exemple des décomptes comme la quantité de mots compris dans

---

[1] Jacques Desautels, *Pour une étude quantitative du Corpus Hippocraticum,* op. cit., pp. 18-27.

Gilles Maloney, *Le Corpus d'Hippocrate traité à l'ordinateur,* op. cit., pp. 28-38.

chaque catégorie grammaticale, la répartition de la longueur des phrases, la liste des particules employées, par traité et pour l'ensemble du *Corpus,* celle des hapax, des adverbes, etc., et finalement un lexique pour chaque traité. La statistique fournira donc l'affirmation de variations ou d'absences de variations entre des « populations » données. A partir de là, et ce n'est pas le moindre mérite de MM. Desautels et Maloney de le souligner avec force, il appartiendra aux méthodes philologiques traditionnelles de prendre le relais et d'interpréter les résultats auxquels la statistique sera parvenue, car, à elle seule, cette technique ne peut pas assurer une réponse à ces problèmes d'authenticité, d'autant plus que n'est pas encore résolue une difficulté inhérente à l'analyse par ordinateur de textes littéraires, à savoir le poids qu'il faut donner aux genres littéraires dans l'interprétation des résultats de tests stylométriques. En d'autres termes, peut-on mettre sur le même pied les résultats de tests appliqués à un discours comme l'*Ancienne médecine* et à des notes comme les livres des *Epidémies* ?

A titre d'exemple, MM. Desautels et Maloney communiquent un résultat provisoire auquel ils sont parvenus sur un point particulier : étudiant 47 traités de la *Collection* uniquement au point de vue de la longueur des mots, ils ont décelé des affinités et des exclusions qu'ils ont consignées dans un tableau (cf. p. 38). Quand, à ces indices, car ce sont bien des indices dont il s'agit et non des certitudes, se seront ajoutées d'autres descriptions quantitatives, il est possible, disent prudemment et modestement les deux chercheurs, que se dégage alors une direction dans laquelle la philologie traditionnelle pourra avancer. Mais quels que soient les résultats auxquels sera parvenue cette analyse quantitative, elle aura eu en tout cas l'avantage d'apporter des renseignements précieux sur certains aspects du style hippocratique et, par là, sur la prose grecque en général.

Lors de la même communication, MM. Desautels et Maloney ont annoncé déjà une seconde étape du projet *Hippo,* qui devait démarrer en janvier 1976 et durer trois ans, et ils en ont esquissé les méthodes et les objectifs. Il s'agit de réaliser une édition de la *Collection hippocratique* sur ordinateur, mais en utilisant cette fois-ci pour chaque traité non pas automatiquement l'édition de Littré, mais le meilleur texte actuellement à disposition, dont le choix sera fixé en collaboration avec le *Thesaurus* de Hambourg. L'ensemble sera traité en analyse automatique pour obtenir, comme pour l'étape précédente, les mots du texte avec leur analyse. Une fois en possession de cet instrument de travail, on ajoutera à cette bibliothèque électronique un second *Corpus* de dimensions sensiblement égales, l'œuvre de Xénophon, déjà enregistrée sur ruban magnétique par l'American Philological Association, plus les discours d'Andocide et cinq traités d'Aristote (*Physique, Génération et Corruption, Parties des animaux, Rhétorique, Poétique*). Cela permettra de disposer de points de comparaison pour évaluer les différentes œuvres de la *Collection hippocratique* et proposer des hypothèses fondées sur des données quantitatives. Mais les deux chercheurs se proposent aussi dans cette seconde étape d'aborder ces problèmes par un biais nouveau: l'analyse automatique de contenu. Parmi les méthodes possibles, ils ont choisi de comparer les traités hippocratiques entre eux de deux façons, par le recensement des champs sémantiques et celui des réseaux notionnels. On établira d'abord une thématique d'Hippocrate par une liste de mots fréquents et caractéristiques. Puis on en suivra la trace dans chaque traité. Exemple: καρδία (cœur). L'ordinateur cherchera le mot qui l'accompagne le plus souvent dans un traité. Ce sera peut-être φλέψ (veine), puis le mot qui accompagne le plus souvent ce dernier terme, peut-être αἷμα (sang), et ainsi de suite. Cette série sera définie comme le champ séman-

tique de καρδία qu'il s'agira ensuite de comparer avec les champs sémantiques de ce même terme dans les autres traités. Si certains traités établissent plusieurs champs sémantiques de façon ressemblante, on sera en droit de soupçonner, disent MM. Desautels et Maloney, que ces traités sont apparentés. Le travail sera sensiblement le même dans l'établissement et la comparaison des réseaux notionnels qui sont constitués par les occurrences d'un même terme dans plusieurs champs sémantiques.

On voit que l'entreprise des deux chercheurs québécois est passionnante mais aussi risquée dans la mesure où il est impossible de savoir où cette recherche appliquée à la *Collection hippocratique* aboutira, ni même si elle aboutira tout court. Aussi, sur la suggestion du Professeur R. Joly, dont les travaux sur Hippocrate font autorité et qui est l'éditeur récent de plusieurs traités hippocratiques dans la collection des Universités de France, ont-ils décidé de mettre à profit l'énorme quantité de données enregistrées pour établir une concordance d'Hippocrate dont il est inutile de dire les services qu'elle rendra aux chercheurs et aux éditeurs.

Constatant lui aussi combien les recherches faites jusqu'à présent sur les problèmes d'interprétation et de classification des traités hippocratiques ont été décevants, le Professeur A. Thivel, de l'Université de Grenoble, a montré dans sa communication [2] que, sans préjuger des résultats auxquels parviendront peut-être les nouvelles méthodes de recherche stylistiques et quantitatives, la philologie traditionnelle peut, elle aussi, aborder ces problèmes sous un angle nouveau. C'est ainsi qu'en étudiant dans la *Collection* le problème de la fièvre qui pour certains auteurs est plus dangereuse en hiver et pour d'autres en été, A. Thivel démontre que les opinions qu'on trouve dans la *Collection* sur ce sujet peuvent être classées en deux catégories: celles qui reposent sur le principe des contraires et celles qui appliquent le principe des semblables. Si un auteur affirme que la fièvre est plus grave en hiver, cela signifie que pour lui les rapports entre le milieu intérieur, l'organisme, et le milieu extérieur, en l'occurrence la saison, sont régis par le principe des contraires, le froid extérieur accentuant la chaleur interne. Si, en revanche, un auteur affirme que la fièvre est plus grave en été, cela signifie que pour lui ces rapports entre le milieu intérieur et le milieu extérieur sont régis par le principe des semblables, le chaud étant augmenté par le chaud. Dans le premier cas, le médecin est tributaire, selon A. Thivel, de la physique ionienne qui veut que tout ce qui existe soit fait de contraires qui se déterminent les uns les autres, et qui voit dans le mouvement, dans cette perpétuelle alternance, le principe de tout ce qui est. Dans le second cas, ils dépendent des Eléates et des Pythagoriciens qui ont substitué au principe dialectique de la physique ionienne le principe déterministe selon lequel chaque objet est semblable à lui-même et produit d'autres objets semblables. La simple étude de la correspondance entre fièvres et saisons dans la *Collection hippocratique* amène donc, selon A. Thivel, à reprendre d'un tout autre point de vue les problèmes d'interprétation et de classement que pose la *Collection,* en montrant qu'il est impossible de rendre compte de toutes les ressemblances et de toutes les divergences que présentent ces traités en les classant simplement en traités cnidiens et en traités coaques. Il s'agit bien sûr d'une direction de recherche qui est ouverte ici et qui, comme le sou-

---

[2] Antoine Thivel, *Saisons et Fièvres : une application du principe des semblables et du principe des contraires,* op. cit., pp. 159-181.

ligne A. Thivel, devrait, pour produire des résultats vraiment significatifs, être étendue aux différentes parties de l'art médical qui sont mises en œuvre par les médecins hippocratiques, comme l'étiologie, la thérapeutique, la sémiologie, la météorologie, etc. Mais la communication de A. Thivel tout comme l'entreprise de J. Desautels et G. Maloney laissent entrevoir que des pas importants pourraient être faits ces prochaines années vers des solutions à ces problèmes difficiles.

Philippe Mudry.

Odysseus TSAGARAKIS : *Nature and Background of Major Concepts of Divine Power in Homer,* B. R. Grüner Publishing Company, Amsterdam, 1977, 160 p.

Partant de toute une série d'affirmations énoncées par des philologues confirmés sur la réalité de la religion homérique, Tsagarakis pose la question, légitime, de la relation pouvant exister entre l'intervention divine telle que le lecteur la voit en acte dans le déroulement de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* et le sentiment religieux que pouvait avoir le Grec moyen au temps d'Homère. La question posée relève donc de l'appréciation des éléments du référent dont l'œuvre de littérature peut être porteuse; elle touche au vaste problème littéraire du reflet. Entreprise ambitieuse, mais parfaitement viable dans le cas homérique puisqu'en face du texte d'Homère, Tsagarakis pose, comme terme de comparaison, ce que nous savons, grâce aux tablettes en linéaire B, de la religion mycénienne; il y ajoute, élément plus original, les survivances de la tradition antique qu'il croit trouver dans la religion populaire de la Grèce moderne.

Le développement de la thèse avancée est cependant bien loin de tenir les promesses de l'introduction. Suivant la méthode de la philologie la plus traditionnelle, l'analyse se borne en effet à une énumération et à une paraphrase de tous les passages homériques où interviennent ou sont invoqués Zeus, Apollon et Athéna. Aux interventions de ces puissances divines personnifiées s'ajoute un catalogue raisonné des passages dans lesquels la divinité n'est nommée que sous les termes généraux de *theoi, theos* et *daimon*; la liste se termine avec une étude du rôle joué par *moira* et *aisa.*

Tout au long de ces énumérations, le matériel comparatif s'avère jouer un rôle relativement mineur. Les tablettes mycéniennes, qui devraient constituer dans l'optique de Tsagarakis l'essentiel de la réalité religieuse sous-jacente au texte de l'*Iliade* et de l'*Odyssée,* sont utilisées seulement six fois au cours de toute l'analyse. A cette carence l'auteur supplée par le recours à des témoignages plus récents; cet expédient ne se justifierait qu'à condition que ces sources tardives soient soumises à une critique d'ordre historique; ce n'est malheureusement pas le cas dans l'ouvrage de Tsagarakis. Quant aux croyances populaires de la Grèce contemporaine, elles n'apparaissent guère que pour montrer que les Grecs modernes, comme les Anciens, s'adressent à leurs saints selon la formule du *do ut des.* On sait, depuis les réflexions de Mauss à ce sujet, que cette structure de

la prière a en réalité une valeur pratiquement universelle; sa présence dans le monde hellène actuel n'a donc rien de significatif quant à la religion homérique.

Ainsi, quand Tsagarakis affirme dans sa conclusion que la religion homérique, bien qu'idéalisée par l'intermédiaire de l'expression littéraire, ressort à la croyance populaire et qu'elle est ainsi en contact étroit avec la réalité historique de la religion grecque, il ne fait que reprendre l'assertion du début, sans avoir rien prouvé.

Mais il y a plus décevant. On connaît les difficultés rencontrées dans la détermination du référent intégré dans les poèmes homériques. Les estimations faites quant à l'historicité de la réalité dont ces poèmes sont porteurs varient entre le 13e et le 8e siècle av. J.-C. Cette question étant à peine esquissée, on ne s'étonnera pas que Tsagarakis ne voie finalement dans la religion homérique que la forme « rationalisée et purifiée » du système de « pratiques égéo-minoennes et indo-européennes » qui serait à la base de la religion grecque. Etrange manière de réduire par un artifice de langage les contradictions auxquelles est immanquablement conduit l'historien d'Homère !

Puisque toute la partie comparative manque son but, on pourrait espérer qu'au moins l'analyse du texte homérique lui-même garde quelque valeur. Malheureusement, en l'absence de toute notion d'analyse sémantique et contrastive, Tsagarakis est conduit non seulement à effacer les différences existant entre les puissances divines prises en considération, mais aussi à manquer les distorsions que le caractère littéraire du texte a pu faire subir à la réalité religieuse du temps d'Homère. Finalement, Tsagarakis ne fait que reprendre ce qu'un Nilsson ou un Chantraine avaient éclairé d'une lumière plus suggestive avant lui.

Claude Calame.

Joseph SPENCE : *Letters from the Grand Tour,* edited by Slava Klima, McGill-Queen's University Press, Montreal, 1975, 496 p.

Joseph Spence was Professor of History at Oxford when he undertook three tours on the Continent. Between 1730 and 1741, he spent five and a half years abroad, mainly in Italy. He was a confirmed bachelor, "ni allegro, ni malinconico, ma un buonissimo misto"; during his absence from England, he diligently wrote home these "little Tatlers", as he called them, to his mother. The letters were written with publication in mind. On his return, Spence edited them, had a fair copy made, but never actually had them printed. They have now been rescued from oblivion and published in this handsome volume, which weighs three pounds and costs $25.00.

"A man who has not been to Italy is always conscious of an inferiority, from not having seen what it is expected a man should see." Johnson's words mirror the attitude of his age, and Joseph Spence was doubtless well aware of his shortcoming in this respect. There was no question of financing such a trip himself, for he had little private fortune and an annual stipend of but £180 from his professorship. The solution was to travel as the tutor of some young gentleman. When he was thirty-one, he was fortunate in being recommended by his friend

Pope to accompany Lord Middlesex, who had just graduated from Oxford ; subsequently, he travelled with John Trevor — who was recalled before they reached Italy — and Lord Lincoln.

During his first tour, Spence conceived the idea of "comparing the mutual lights that the statues of the ancients and their poetical descriptions of them, give to one another" ; the project was to occupy him for the next fifteen years, and was published in 1747 as *Polymetis : or, an Enquiry concerning the Agreement between the Works of the Roman Poets, and the Remains of the Antient Artists.* By that time, he had been appointed Regius Professor of History at Oxford. The notes he took during his journeys are abundantly quoted to supplement the letters printed here.

Slava Klima, Associate Professor of English at McGill University, has produced a labour of love. As an editor, he is admirably discreet, never burdening the reader with an obtrusive presence, yet providing all the information necessary, identifying persons mentioned in passing, sharing the fruits of what must have taken many years of diligent research. His Introduction is a model of the genre, and the analytical index cannot be faulted. The printing is impeccable; the layout is easy on the eye, with generous margins and decorative rules between the letters. It seems churlish to ask whether the subject matter is worth such lavish treatment.

Neither the style nor the contents of Spence's letters merit more than a moment's pause when placed beside those of his more famous contemporaries. They are but chit-chat, the bantering gossip of a young man to his ageing mother. "Laughing is a wholesome thing: and they will do well enough to laugh at" (letter 136). Much of the blame should be laid at the feet of the recipient rather than the writer. The editor has preserved Mrs. Spence's comments on the letters ("verrey pretey" or "pertickeller fine") and they speak long on the mentality of that good lady, who was so proud of her son. One dreads to think what Beckford's judgement might not have been in view of the punning scorn he poured on Hog's *Travels in France, Switzerland and Italy* (1824): "Better keep at home in one's own snug sty than go about Europe routing up such offals as these and retailing them in such language."

In his attitude towards the Continental countries he visited, Spence is depressingly insular: "I don't care much to bring home a wife from France or Italy", he assured his mother in one of his earliest letters. The Catholic practices of France and Italy come in for some ironical treatment, whereas Geneva, of course, has "an air of liberty and happiness all over it" (letter 19). He is largely indifferent to the cultural achievements of his time, the one exception being Italian opera, and he travelled mainly with his mind — and eyes — on the past.

Professor Klima is well aware of the limitations of his subject and makes no excessive claims for it. On those rare occasions when Spence provides hitherto unknown information, he is careful to point it out. But for the most part, these letters do little more than corroborate facts already known. Therein lies their chief value. Anyone researching into the travels of Englishmen abroad in the 1730's will find this book a helpful tool, and will be well served by its index. As for the general reader, he is likely to agree heartily with Spence's own comment on his letters: "When they are duller than ordinary, you may look upon them as a sort of Irish hummers, which are meant (very honestly) to talk you to sleep" (letter 128).

G. Peter Winnington.